

Les filles de l'*Aufklärung* à l'âge du romantisme allemand

Anne BAILLOT

Le Mans Université, Laboratoire 3 L.AM

Résumé :

Cet article présente une situation éducative singulière : celle des filles d'universitaires et de savants, nées et élevées dans le contexte de l'*Aufklärung*. Il se penche plus particulièrement sur leur évolution intellectuelle une fois adultes, donc à la période du romantisme. Deux exemples sont développés : ceux des égéries du romantisme de Iéna, c'est-à-dire l'épouse de Friedrich Schlegel, Dorothea, et celle de son frère August Wilhelm Schlegel, Caroline, qui sont en effet toutes deux des filles de savants de l'*Aufklärung*.

Mots-clés : *Aufklärung*, éducation, romantisme, Haskala

Summary :

This paper presents a singular education situation, that of the daughters of scholars who were born and raised in the context of German Enlightenment. Based on biographical elements, the focus is on their intellectual evolution in the age of Romanticism. Two main examples from the Iena Circle are developed: the case of Dorothea Schlegel, spouse to Friedrich, and the case of Caroline, who married August Wilhelm Schlegel.

Keywords :

German Enlightenment, Education, Romanticism, Haskala

Il s'agit ici d'éclairer une situation éducative singulière : celle des filles d'universitaires et de savants, nées et élevées dans le contexte de l'*Aufklärung*, en se penchant sur leur évolution intellectuelle une fois adultes, donc à la période du romantisme. Leurs pères, ces savants dont c'était le métier que de former l'élite intellectuelle de leur pays, et dont les principes universalistes avaient en règle générale vocation à s'appliquer au genre humain dans son ensemble, comment ont-ils conçu et mis en œuvre l'éducation de leurs propres filles ? Ainsi posée, la question est évidemment biaisée et semble demander non sans fausse naïveté : messieurs les savants auront-ils su appliquer à leur fille leurs leçons pour toute l'humanité ?

Les savants de l'*Aufklärung* ont, la plupart du temps, été des hommes mariés vivant en famille, et professionnellement mobiles – Kant, rivé à son célibat à Königsberg, fait à cet égard figure d'exception. Parmi cette population de familles de savants des Lumières, j'ai choisi de me concentrer sur deux exemples en particulier : celles dont sont issues les égéries du romantisme de Iéna, c'est-à-dire l'épouse de Friedrich Schlegel, Dorothea, et celle de son frère August Wilhelm Schlegel, Caroline, qui sont en effet toutes deux des filles de savants de l'*Aufklärung*.

1. Caroline Michaelis/Böhmer/Schlegel/Schelling

Caroline s'appelle Michaelis de son nom de jeune fille. Mais elle a porté au total quatre noms de famille différents au cours de sa vie.

Parcours

Née en 1763, elle épouse à vingt et un ans un médecin ami de sa famille, de dix ans son aîné, avec lequel elle déménage dans une petite ville où il est médecin de campagne jusqu'à son décès en 1788. Elle retourne alors chez ses parents à Göttingen. Après la mort de son père en 1791, elle fait partie des cercles intellectuels qui souhaitent établir une république à Mayence, et a, par ailleurs une liaison tumultueuse avec Georg Forster, lui aussi intellectuel très engagé en faveur de la révolution française. À la suite de ses activités politiques, elle est emprisonnée par le roi de Prusse, qui finit par la libérer sous caution, alors qu'elle est enceinte des œuvres d'un officier français. Elle est de ce fait déclarée *persona non grata* dans plusieurs villes. Elle épouse finalement August Wilhelm Schlegel en 1794. Le couple s'installe à Iéna, et Caroline commence à contribuer substantiellement aux productions littéraires du cercle romantique, notamment avec des traductions de l'anglais. Caroline et August Wilhelm Schlegel se séparent autour de 1802 d'un commun accord et Caroline épouse le philosophe Schelling, de douze ans plus jeune qu'elle. Il obtient un poste de professeur à Munich en 1806, où ils déménagent. Elle meurt en 1809.

Si on lit ce parcours de vie d'un œil contemporain, on voit une femme capable de tenir la dragée haute aux philosophes les plus brillants de son époque, se battant pour ses idéaux politiques, assumant sa vie amoureuse. Mais c'est loin d'être la lecture qui en a été faite de son temps. Sa réputation de démocrate et de femme légère lui a valu un accueil glacial, notamment de la part de la femme de Schiller, qui l'a affublée du nom de « Dame Lucifer », un sobriquet qui lui est ensuite resté dans les cercles intellectuels. De manière générale, les femmes des intellectuels fréquentés par ses maris ont largement contribué à donner d'elle une image calamiteuse et à entacher sa réputation sociale. Sa vie conjugale ne lui a pas valu la reconnaissance de son milieu ; au contraire, ses pairs vont l'empêcher de s'intégrer socialement¹.

Éducation

Revenons sur la situation qui est celle dans laquelle elle a grandi. Caroline Michaelis est née dans la ville de Göttingen, où son père exerce alors à l'Université depuis les années 1740. Johann David Michaelis est une personnalité d'enseignant adoré par les uns, méprisé par les autres, haut en couleur et tout sauf monocorde². Comme un certain nombre de professeurs, Michaelis loge chez lui des étudiants. Cela fait partie des expédients fréquents auxquels ont recours les enseignants afin d'arrondir leurs fins de mois. Les deux pratiques les plus répandues étaient ainsi d'une part les heures de cours complémentaires dites *privatim*, payées à l'heure et données souvent au domicile de l'enseignant. Et d'autre part, certains enseignants logeaient des étudiants chez eux moyennant un loyer modique. Si les étudiants vivaient une vie estudiantine autonome, il s'ensuivait malgré tout de cette proximité des interactions avec la famille de leur enseignant-logeur.

¹ Voir KLEBMANN, *Universitätsmamsellen*, sur l'ensemble de ces analyses.

² *Ibid.*, p. 71-72.

Dans le cas de Michaelis, cette pratique de location de chambres à des étudiants a pris à Göttingen des proportions assez inhabituelles. 10 à 12 étudiants habitent l'aile gauche du magnifique bâtiment acquis par Michaelis au début des années 1760. Ceux-ci sont libres de leurs mouvements dans la maison, échangeant notamment avec sa fille Caroline, dont les aptitudes intellectuelles se sont manifestées très tôt³. On ne sait d'ailleurs pas vraiment ce qui lui a été enseigné par des précepteurs, ce qu'elle a tiré de discussions avec les étudiants ou avec son père et ce qu'elle s'est approprié en autodidacte dans la bibliothèque de son père. On peut constater qu'elle maîtrisait parfaitement l'anglais, le français et l'italien ; qu'elle était lectrice assidue de Shakespeare, de Milton, de Pope, de Hume, mais tout aussi férue de littérature allemande contemporaine⁴. Cette culture et son talent littéraire trouveront leur expression non pas dans une œuvre en propre, mais dans une production épistolaire considérable et une contribution, là aussi considérable, mais impossible à mesurer précisément, à l'œuvre des frères Schlegel, notamment dans le domaine de la traduction.

De la fille à la femme

Comment interpréter le lien entre son parcours de vie, son éducation et son manque d'intégration sociale ? Est-ce sa vie sociale à Göttingen qui a imprégné en elle les valeurs d'un microcosme intellectuel en décalage avec les normes et catégories qu'elle était inévitablement amenée à rencontrer ailleurs ? Une bascule majeure en termes d'image de soi et d'intégration sociale se situe au moment du passage du statut de jeune fille au statut de femme mariée. Le mariage avec le fils des voisins (là aussi une famille où le père est universitaire, avec de nombreux enfants) est arrangé de longue date par son frère aîné et ne prend pas en compte la personnalité et les goûts de la jeune femme.

On voit donc bien dans ce cas une rupture entre d'une part une éducation relativement libre et intellectuellement riche, symbolisée par le fait que la bibliothèque paternelle est ouverte à la fille, et d'autre part une dénégration de la personnalité au moment du mariage. Cette rupture permet de formuler l'hypothèse d'une incapacité des pères à penser jusqu'au bout la singularité de leurs filles comme individus dotés de toutes les facultés intellectuelles – et par ailleurs assignées biologiquement à l'accroissement de la famille.

2. Brendel Mendelssohn/Dorothea Schlegel

Nous passons de Göttingen à Berlin, où la communauté juive, et notamment ses représentants dans les milieux intellectuels, poursuit un programme de réforme de l'éducation incluant l'éducation des filles. Revenons sur les idées et mesures mises en place par les *Maskilim* dans le cadre de la *Haskala* pour appréhender le cas de Dorothea Schlegel.

Principes éducatifs de la Haskala

³ KLESSMANN, *Universitätsmamsellen*, p. 73.

⁴ *Ibid.*, p. 77-78.

Traditionnellement, l'éducation des filles était conçue, dans le monde juif, pour les préparer à leur rôle de mère et d'éducatrice de leurs propres enfants⁵. Elles devaient transmettre les rituels mais sans nécessairement les comprendre ou savoir les expliquer. Les familles aisées juives ont commencé à introduire de l'allemand, du français, de la littérature, de la musique dans l'éducation de leurs filles au cours du XVII^e siècle – sous la direction de précepteurs, donc dans le cadre d'une éducation privée⁶. Les *Maskilim* inspirés par les philanthropes ont d'emblée accordé une importance essentielle à l'éducation des filles, moins en termes d'éducation religieuse que dans l'apprentissage de l'allemand et l'acquisition d'une culture générale⁷, donc dans une perspective intégrative facilitant la perméabilité entre la communauté juive et le reste de la société⁸.

Moses Mendelssohn est l'un des grands penseurs de la *Haskala*. Établi à Berlin, il est l'auteur de nombreux ouvrages et dialogue avec les penseurs de son temps comme Kant, Lessing ou Nicolai – et un penseur dont la communauté des *Maskilim* considérait que l'éducation de ses enfants était exemplaire⁹. Moses Mendelssohn se fiance au tout début des années 1760 avec Fromet Gugenheim, une fille de la bourgeoisie industrielle hambourgeoise, qui a alors 23 ans. De la période des fiançailles, où Moses Mendelssohn est à Berlin et Fromet Gugenheim encore à Hambourg, 64 lettres de Mendelssohn sont conservées. Ces lettres permettent de reconstruire à la fois ce qu'avait été jusqu'alors l'éducation de Fromet et dans quel sens Mendelssohn la complète pour en faire celle qui aura, avec lui, la charge d'élever leurs enfants¹⁰.

Éducation de Fromet Gugenheim

Fromet Gugenheim a bénéficié d'une éducation plutôt meilleure que la moyenne, qui l'a préparée à la gestion d'un foyer et à ses tâches ménagères, avec également des compétences commerciales répondant aux exigences de son milieu d'origine. Ses connaissances en hébreu et en yiddish sont remarquables, et elle parle et écrit également l'allemand. Les premières lettres permettent de conclure à une certaine culture générale dans le domaine de la littérature (elle connaît Rousseau)¹¹ et elle s'avérera tout au long de sa vie une spectatrice de théâtre enthousiaste.

À cela, Mendelssohn souhaite ajouter la connaissance du français, langue de communication du Berlin de l'époque, et il finance ainsi depuis Berlin les leçons qu'un maître de langue vient donner à Fromet à domicile à Hambourg¹². Il lui a par ailleurs transmis toute une bibliographie dont il attend des comptes-rendus et qui comporte notamment des ouvrages philosophiques¹³. Pour pallier les difficultés d'interprétation de l'un ou l'autre philosophe, là encore, Mendelssohn charge un collègue de Hambourg

⁵ ELIAV, *Jüdische Erziehung*, p. 350.

⁶ *Ibid.*, p. 351.

⁷ *Ibid.*, p. 352-353.

⁸ BEHM, *Geschlecht der Bildung*, p. 48.

⁹ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁰ *Ibid.*, p. 50.

¹¹ *Ibid.*, p. 50-51.

¹² *Ibid.*, p. 51. Voir notamment (cité *ibid.*) la lettre 131.

¹³ *Ibid.*, p. 52.

d'organiser des exercices d'interprétation, notamment de Shaftesbury, avec Fromet. Bien que Mendelssohn s'attache à ce qu'elle développe un solide esprit critique, sa représentation de la femme n'est pas foncièrement différente de celle de ses contemporains : Fromet doit former « une autre moitié, qu'il s'agit de rendre conforme à la première »¹⁴. En d'autres termes, l'épouse est modelée non pas pour elle-même, mais pour convenir au mari. Bien loin de Mendelssohn l'idée qu'elle acquière une connaissance systématique et approfondie d'un domaine ; il critique même sévèrement Fromet lorsqu'elle « lit trop »¹⁵.

Alors qu'il parachève la formation de son épouse, Moses Mendelssohn n'a pas encore formalisé de théorie ou d'idéal éducatif. Les choses sont différentes à la période où ils élèvent leurs enfants¹⁶. Parmi les dix qu'ils auront, six atteindront l'âge adulte. L'aînée, Brendel, qui prendra plus tard le prénom chrétien de Dorothea, est née en 1764, suivie de Recha/Rebekka, puis le fils le plus âgé, Joseph, Jente/Henriette, Abraham et Nathan, né en 1782¹⁷.

Éducation des enfants

Le premier grand principe éducatif de Mendelssohn est celui de la formation universelle de tout individu¹⁸. Il formule par ailleurs un second principe selon lequel le développement ainsi conçu de l'individu doit prendre en considération sa position sociale. Cette réflexion prend particulièrement en compte les limitations propres à la communauté juive, qui n'était, dans la majeure partie des structures sociales et professionnelles, que tolérée quand elle n'en était pas exclue, et à laquelle un certain nombre de professions ou de milieux restaient inaccessibles¹⁹. Ce sont ces deux principes qu'il applique à l'éducation de ses enfants. Il écrit ainsi en 1780 à Herder :

Moi aussi j'ai des enfants à élever. Mais comment déterminer le contenu de leur éducation ? [...] Il est de mon devoir de les éduquer de telle sorte que, dans quelque situation qu'ils se trouvent, ils ne s'attirent aucune honte et soient en mesure de supporter avec résignation la honte que d'autres pourraient faire peser sur eux sans qu'ils le méritent²⁰.

C'est en répondant à cette maxime qu'il interrompra la formation scientifique de son fils Joseph lorsque celui-ci atteint l'âge de 15 ans, commentant : « La médecine ne lui dit rien, et étant juif, il n'a le choix qu'entre médecin, marchand ou mendiant »²¹. Joseph fondera la banque Mendelssohn, une fortune solide qui lui permettra notamment de soutenir la carrière de son neveu, Felix Mendelssohn-Bartholdy.

¹⁴ BEHM, *Geschlecht der Bildung*, p. 52.

¹⁵ *Ibid.*, p. 53.

¹⁶ On retrouve une formulation très claire dans Jérusalem (trad. Bourel), p. 76: «Le devoir d'éducation se déduit de l'accord de concevoir des enfants et la dette contractée à l'entrée du ménage commun vient du devoir commun à l'éducation. Le mariage en réalité n'est donc rien de plus qu'un accord entre deux personnes de sexes différents, sur le fait de donner le jour ensemble à des enfants. Et c'est sur cet accord que repose tout le système de leurs devoirs et droits réciproques.»

¹⁷ Behm, *Geschlecht der Bildung*, p. 54.

¹⁸ *Ibid.*, p. 54, ainsi que la citation de Mendelssohn de 1782, *ibid.* p. 55.

¹⁹ *Ibid.*, p. 55, notamment la citation de Mendelssohn selon laquelle la destination de l'homme est «nichts anders also, als die Uebung, Entwicklung und Ausbildung aller menschlichen Kräfte und Fähigkeiten, in einem ihrem Standorte angemessenen Verhältnisse».

²⁰ Cité d'après Behm, *Geschlecht der Bildung*, p. 55.

²¹ Cité d'après *Ibid.*, p. 56.

Mais c'est anticiper sur le romantisme ; revenons au dernier tiers du XVIII^e siècle. Comment Moses et Fromet Mendelssohn éduquent-ils leurs enfants, et éduquent-ils filles et garçons de la même manière ? Après tout, leurs trois filles auront été capables, après avoir quitté le foyer familial, de subvenir à leurs besoins par leurs compétences intellectuelles (en tant que traductrices, femmes de lettres ou préceptrices)²². L'ouvrage central de Moses Mendelssohn, *Jérusalem ou Pouvoir religieux du judaïsme*, publié en 1783, donne les principales clefs de sa conception de l'éducation, soulignant plus particulièrement la responsabilité des parents. Ainsi :

... les parents sont dans l'obligation d'entraîner leurs enfants à l'art de trancher les litiges selon la raison, et à mesure que leur raison grandit, de leur laisser progressivement l'usage indépendant, libre, de leurs forces²³.

Ce que l'on peut reconstruire de la pratique éducative réelle de Moses et Fromet Mendelssohn suggère que tous les enfants ont appris très tôt à lire et à écrire en allemand, en hébreu, et peut-être aussi en français et en anglais. Un peu plus tard, les filles ont également reçu une instruction dédiée aux travaux ménagers (cuisine, ménage, travaux manuels en général). Fromet a continué à être impliquée dans l'éducation des enfants au-delà de la petite enfance, contrairement à la pratique habituelle. Elle raconte ainsi lors d'un échange avec son mari parti en voyage qu'elle a emmené ses deux filles aînées (alors âgées de 10 et 13 ans) au théâtre voir une pièce en français, et ce qu'elles en ont tiré²⁴.

On ne peut pas reconstruire avec certitude la participation des filles aux cours donnés dans la maison par des précepteurs, ou même au cours de philosophie donné par Mendelssohn lui-même tous les matins entre 5 et 9 heures, les *Morgenstunden*, portant principalement sur les preuves rationnelles de l'existence de Dieu, dont il dédiera la version « livre » à son fils Joseph²⁵. Mais c'est Joseph lui-même qui, dans les descriptions rétrospectives de son enfance, ne sépare pas son instruction de celle de ses sœurs²⁶.

Si l'on regarde du côté des enseignants présents dans la maison Mendelssohn, les précepteurs sont eux-mêmes des savants juifs, amis de Mendelssohn, voire habitant sous son toit. Étude du talmud, mais aussi mathématiques, géométrie, astronomie, langues anciennes, géographie, histoire, chimie ont été enseignés aux enfants, mais les seuls maîtres dont il est précisé explicitement qu'ils n'intervenaient que pour l'éducation des filles sont ceux de français, de piano et de dessin²⁷. On sait par ailleurs par l'intermédiaire des mémoires de son amie Henriette Herz que Brendel et elle fréquentaient assidûment la bibliothèque de quartier, où elle faisait une grosse consommation de romans²⁸.

L'éducation « exemplaire » de Moses Mendelssohn

²² Behm, *Geschlecht der Bildung*, p. 60.

²³ Mendelssohn, *Jérusalem* (trad. Bourel), p. 75.

²⁴ Behm, *Geschlecht der Bildung*, p. 57.

²⁵ *Ibid.*, p. 58.

²⁶ *Ibid.*, p. 59-60.

²⁷ *Ibid.*, p. 58-59.

²⁸ *Ibid.*, p. 59.

Avant d'en venir à une esquisse du développement intellectuel ultérieur de Dorothea, retenons trois aspects importants de cette éducation certes « exemplaire », mais originale en bien des points :

1) Si les trois filles ont en effet pu subvenir à leurs besoins et acquérir une certaine autonomie grâce à leur éducation intellectuelle, il n'est pas certain que cela ait pour autant fait leur bonheur. Leurs correspondances suggèrent bien plutôt des femmes dépressives, malheureuses²⁹, ce qui est en contradiction avec le but de l'éducation exposé par Mendelssohn dans *Jérusalem* (permettre aux enfants d'atteindre la félicité).

2) L'éducation religieuse entre étonnamment peu en ligne de compte dans ce programme éducatif (qu'il s'agisse de celui de Fromet ou des enfants), révélateur en cela des principes intégratifs des *Maskilim* considérant que le judaïsme devait moins être considéré comme une détermination culturelle, sociale et économique que comme une question religieuse individuelle³⁰.

3) Enfin, alors qu'on a vu Moses Mendelssohn prendre en compte la question des limites sociales dans l'éducation de son fils, il ne semble pas considérer avec le même recul les limites sociales spécifiques à l'épanouissement de ses filles. Ainsi, il les marie, notamment Brendel, selon des principes qui semblent en décalage avec l'éducation qu'il leur a donnée : il les marie jeunes, à des membres de la communauté juive, dans le cas de Brendel à un commerçant de ses amis, nettement plus âgé qu'elle, avec lequel elle n'a rien en commun. Là encore, le mariage marque la fin de l'éducation et le passage d'un monde dans un autre, et ce à un âge extrêmement précoce puisque Brendel a été fiancée à Simon Veit à l'âge de 14 ans (le mariage a eu lieu lorsqu'elle en a eu 18, en 1783)³¹.

De Brendel Mendelssohn à Dorothea Schlegel

De son mariage avec Simon Veit, Brendel donne naissance entre 1787 et 1793 à quatre fils dont deux survivent. En 1797, elle fait connaissance avec Friedrich Schlegel dans le salon tenu par son amie Henriette Herz ; elle se fait appeler Dorothea plutôt que Brendel³². Après son divorce en 1799, elle emménage avec Friedrich Schlegel et le suit à Iéna, puis à Paris. Elle se convertit d'abord au protestantisme, puis au catholicisme, et épouse Schlegel. Ils s'installent durablement à Vienne. Elle décède en 1839.

Elle joue un rôle actif dans l'œuvre de son mari, comme pour Caroline Schlegel, d'une manière difficile à mesurer. Comme celle-ci, elle contribue à la revue *Athenäum* (1798-1800), à des traductions, des critiques littéraires... mais elle est surtout connue comme étant l'inspiratrice du roman à scandale *Lucinde*.

²⁹ BEHM, *Geschlecht der Bildung*, p. 61.

³⁰ *Ibid.*, p. 61-65.

³¹ *Ibid.*, p. 61.

³² Sur ce salon et le rôle de Henriette Herz, voir : Anne Baillot, „Das Netzwerk als Kunstwerk“, in: Hannah Lotte Lund, Ulrike Schneider, Ulrike Wels. *Die Kommunikations-, Wissens-, und Handlungsräume der Henriette Herz (1764-1847)*, Vandenhoeck & Ruprecht, 2017, p. 45-53 (halshs-01280972)

La femme dans *Lucinde*

Publié en 1799, ce roman de forme assez inhabituelle a pour objet principal la relation amoureuse entre deux personnages du nom de Julius et Lucinde, et propose davantage des réflexions sur cette relation qu'il ne raconte à proprement parler une histoire. Bien que portant le nom du personnage féminin principal, c'est en fait le personnage masculin et ses années de formation qui sont au centre de l'ouvrage.

Sur un certain nombre de points, *Lucinde* reste conforme à la vision des relations homme-femme portée par la ou les générations précédentes, fondée sur l'idée d'une complémentarité dans laquelle l'homme donne forme à la femme³³. L'image de la femme est en ce sens conforme aux représentations des milieux intellectuels de l'époque, mais elle est aussi par moments plus surprenante. Le féminin y est occasionnellement présenté comme supérieur au masculin³⁴, parce que plus en prise sur la nature³⁵. Selon Schlegel, les femmes, ayant déjà tout en elles, naturellement, au départ, ne peuvent être formées de manière générique. Chacune doit se développer individuellement, en particulier au niveau affectif³⁶.

L'argument du roman est précisément que la femme éponyme de l'ouvrage, Lucinde (et à travers elle, Dorothea qui en est l'inspiration), donne à Julius sa formation affective, non pas parce qu'elle a suivi une formation exemplaire (morale ou intellectuelle), mais par l'exemple de ses dispositions innées. La liberté de Lucinde est soulignée à plusieurs reprises : sa manière d'être affranchie des conventions³⁷ et son statut hors du commun par rapport à la norme du féminin³⁸. On retrouve les adjectifs utilisés par Mendelssohn : libre, indépendante. Pour autant, la description de la relation amoureuse se décline en une série de moments dans lesquels c'est précisément la possession qui est essentielle. Julius, le personnage masculin, est finalement obsédé par la nécessité de posséder, à différents niveaux, Lucinde : posséder sexuellement bien sûr³⁹, mais aussi moralement et socialement. Dans un premier temps, « Il se dit qu'il voulait l'épouser tout de suite à défaut de ne pouvoir déjà l'aimer »⁴⁰ ; puis le récit adopte le point de vue de Lucinde pour nous dire que si elle cède aux avances sexuelles de Julius, c'est parce qu'il lui serait ensuite plus fidèle⁴¹. La femme accède ici au désir de l'homme non mue par son propre désir, mais par un calcul social : la contradiction avec l'idée de la femme « être de nature », « aimant naturellement » prônée au début du roman, est frappante.

L'enfant dans *Lucinde*

Si certains aspects qui viennent d'être mentionnés sont susceptibles d'avoir choqué le lectorat de l'époque, il faut encore en évoquer deux qui ont tout pour faire froncer les sourcils même au lecteur

³³ SCHLEGEL, *Lucinde*, pp. 188, 210.

³⁴ *Ibid.*, p. 86.

³⁵ *Ibid.*, p. 168.

³⁶ *Ibid.*, p. 90.

³⁷ *Ibid.*, p. 164.

³⁸ *Ibid.*, p. 152.

³⁹ Voir par exemple Schlegel, *Lucinde*, p. 160.

⁴⁰ SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 160.

⁴¹ *Ibid.*, p. 166.

contemporain. Il s'agit plus particulièrement des passages concernant la relation à l'enfant et à la maternité. Ainsi Julius, rêvant du moment où Lucinde tiendra leur nouveau-né dans ses bras :

Puis mon esprit se tourne à nouveau vers la mère, je te donne un baiser sans fin et je vois comme ta poitrine se soulève, pleine de désir, et je sens sous ton cœur une excitation mystérieuse⁴².

Outre ce fantasme maternel, on trouve, tout au début de l'ouvrage, la description d'une petite fille, Wilhelmine (inspirée par une nièce de Friedrich Schlegel), elle aussi surface de projection de fantasmes, parce que libérée de certaines contraintes sociales. Le narrateur décrit comment Wilhelmine fait des chandelles devant tout le monde, donc en s'allongeant sur le dos et en mettant les jambes en l'air. La dimension sexuelle, dans le texte, est reportée sur l'enfant, qui ressent un « plaisir inexprimable » à montrer ses jambes et ses dessous, mais le jeu sur les identités et leurs déplacements suggère bien tout autant de la part du narrateur un désir pédophile à demi-avoué. Ce passage très bref est immédiatement suivi par un appel à Lucinde à se libérer, comme l'enfant, de toute « fausse honte » de la même manière que le narrateur a, si souvent, « arraché les vêtements cruels » de son amie pour les « disperser en une belle anarchie »⁴³. Dans cette vision, c'est donc l'homme qui se pose en libérateur, mais se révèle d'emblée comme un imposteur : l'homme qui prétend libérer la femme du carcan social le fait pour mieux l'enfermer dans un ordre esthétique hiérarchique, dans lequel elle est toujours inférieure et, si l'on y regarde de plus près, à peine plus qu'un objet sexuel, à la fois en tant qu'enfant, que femme, que mère, voire même en tant que créature de la nature sans plus de spécification.

Pères de l'*Aufklärung*, pères du romantisme ?

On ne saurait mieux souligner le caractère conservateur du discours romantique par rapport à l'âge des Lumières que dans cette objectification de la femme. Pour autant, en termes d'harmonie entre discours et réalité, il faut bien admettre qu'un tel discours est plus en prise avec la réalité sociale des filles de la bourgeoisie éclairée que les principes d'égalité père/mère dans l'éducation paritaire des enfants prônée par Mendelssohn. Plus que d'aider leurs filles à se saisir d'une sphère intellectuelle leur donnant un pouvoir discursif ou social, l'appel d'air des éducateurs des Lumières a bien plutôt favorisé le retour de leurs filles à des schémas conservateurs (dans le cas de Dorothea) ou leur confrontation sociale brutale à ces schémas (Caroline, qui finit elle aussi par finalement « rentrer dans le rang » au plus tard au moment où elle épouse Schelling). En donnant à leurs filles des cadres pour penser leur propre identité en décalage avec la société, les penseurs des Lumières n'en ont pas fait des héritières directes de leurs idéaux, mais des femmes qui n'échapperont pas à la soumission à un ordre hiérarchique conservateur.

Auraient-ils vraiment tout raté ? Pas vraiment si l'on prend aussi en compte, avec le recul des siècles, ce que ces femmes sont devenues dans l'historiographie, et ce que notamment l'histoire récente de la littérature, les *Kulturwissenschaften* allemandes, ou l'histoire populaire du féminisme ont fait d'elles,

⁴² SCHLEGEL, *Lucinde*, p. 192.

⁴³ *Ibid.*, p. 74.

car elles sont finalement, pour nous aujourd'hui, en mesure de prendre symboliquement la place des libératrices de la première heure même si elles ne l'ont pas réellement été pour elles-mêmes. En ce sens, les éducateurs des filles des Lumières ont bien fait les choses, ouvrant la voie à des progrès sociaux et à des constructions d'images de femmes qui vont bien au-delà de leur propre vision – quelques générations plus tard.

Conclusion en forme de thèses

1) Espaces d'éducation : L'éducation des filles se déploie en priorité dans les milieux bourgeois lettrés dans le domaine des langues et de la littérature, qui restent davantage connotés d'utilité sociale que d'utilité scientifique, permettant de cantonner le domaine de la créativité féminine à un champ considéré comme artistique et donc hors d'une sphère d'autorité. Cette éducation peut porter ses fruits dans des formes sociales hybrides tels que les salons. L'éducation scientifique des filles à l'époque des Lumières mériterait un approfondissement spécifique, par exemple en s'appuyant sur le cas d'Ada Lovelace et surtout de sa mère, Anne-Isabella Noel-Byron.

2) Liberté et morale : l'enjeu de l'éducation des filles est moins d'en faire des femmes savantes que de les rendre aptes à répondre à des normes morales⁴⁴, c'est-à-dire capables de s'adapter à la conformité requise à l'ordre social dans lequel elles évoluent. La classe bourgeoise intellectuelle en mutation à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle donne lieu à des stratégies d'invisibilisation des femmes (cantonement dans des rôles prédéfinis, pas de position d'autorité, peu d'exposition, aucune autonomie juridique ou presque) qui font ressortir à l'extrême dans l'historiographie les personnalités se saisissant de leur autonomie juridique comme Caroline ou Dorothea Schlegel.

3) Mariage : *Aufklärung* comme romantisme poussent les représentations sur la manière d'éduquer les filles plus loin que là où ils les trouvent : dans le cas de Mendelssohn, en donnant à la cellule familiale comme idéal harmonieux une toute-puissance morale inégalable (« En un mot : les parents sont, par leur cohabitation même, entrés dans l'état de mariage, ils ont signé un accord tacite, celui de rendre, par leur action commune, capables de félicité, autrement dit d'éduquer, les êtres destinés à la félicité auxquels ils ont ensemble donné naissance »)⁴⁵ ; dans le cas de Schlegel, en mettant en question les limites sociales entre les genres et la possibilité de penser au-delà de structures de genre (« Les êtres humains ne peuvent-ils donc pas parler ensemble sans demander s'ils sont des hommes ou des femmes? »)⁴⁶. Nonobstant, l'enjeu de l'éducation des filles reste de les préparer à l'union hétérosexuelle de deux êtres.

⁴⁴ Sur le sentiment moral, voir Stollberg-Rilinger, *Europa im Jahrhundert der Aufklärung*, p. 156-157.

⁴⁵ Mendelssohn, *Jérusalem*, p. 76. Voir aussi l'équivalence entre gouvernement et éducation (pp. 64-65, 67).

⁴⁶ Schlegel, *Lucinde*, p. 118.

4) Génération et reproduction : Les filles de savants de l'*Aufklärung* sont intellectuellement à même de s'interroger sur leur destinée, leur place sociale, leur marge de liberté. Caroline et Dorothea Schlegel choisissent de s'émanciper de la protection que leur offre la structure patriarcale : elles quittent les milieux sociaux auxquels leurs parents les ont destinées. Elles ne restent ni dans les traces du père, ni dans les traces de la mère. Pour autant, et comme toutes les femmes de l'époque ayant une activité sexuelle, leur corps reste considéré socialement comme un élément de transmission généalogique. Elles s'inscrivent dans une logique générationnelle sur laquelle elles n'ont pas matériellement prise, qui de surcroît les confronte à des expériences répétées de mort d'enfant et dans laquelle il leur faut trouver leur voix en propre, sans modèle. En ce sens, ce qui manque aussi aux filles de l'*Aufklärung*, c'est une éducation qui penserait les corps avec la même liberté, la même autonomie que les esprits.

Bibliographie

BEHM Britta L., *Moses Mendelssohn und die Transformation der jüdischen Erziehung in Berlin*, Münster, Waxmann, 2002.

BEHM Britta L., HEINRICHS Gesa, TIEDEMANN Holger (dirs.), *Das Geschlecht der Bildung – die Bildung der Geschlechter*, Opladen, Leske & Budrich, 1999.

ELIAV Mordechai, *Jüdische Erziehung in Deutschland im Zeitalter der Aufklärung und der Emanzipation*, Münster, Waxmann, 1960.

HAMMERSTEIN Norbert, HERRMANN Ulrich (dirs.), *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte. Band II : 18. Jahrhundert. Vom späten 17. Jahrhundert bis zu Neuordnung Deutschlands um 1800*, Munich, Beck, 2005.

KLESSMANN Eckart, *Universtätsmamsellen. Fünf aufgeklärte Frauen zwischen Rokoko, Revolution und Romantik*, Francfort-sur-le-Main, Die andere Bibliothek, 2008.

LOHMAN Uta, LOHMANN Ingrid (dirs.), « *Lerne Vernunft !* ». *Jüdische Erziehungsprogramme zwischen Tradition und Modernisierung. Quellentexte aus der Zeit der Haskala, 1760-1811*, Münster, Waxmann, 2005.

MICHAELIS Johann David Michaelis, *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann, 1974.

MENDELSSOHN Moses, *Jérusalem ou Pouvoir religieux et judaïsme*, Paris, Gallimard, 2007 (rééd.)

SCHLEGEL Friedrich, *Lucinde*, Paris, Aubier, 1971.

STOLLBERG-RILLINGER Barbara, *Europa im Jahrhundert der Aufklärung*, Stuttgart, Reclam, 2006.

TENORTH Heinz-Elmar, *Geschichte der Erziehung. Einführung in die Grundzüge ihrer neuzeitlichen Entwicklung*, Weinheim & Munich, Juventa, 2008.

Notice bio bibliographique

Anne Baillot, ancienne élève de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, est agrégée d'allemand, docteur en Etudes Germaniques et habilitée à diriger des recherches en Sciences Sociales. Après quinze ans en Allemagne dont huit à la tête du groupe de recherche junior "Intellectuels berlinois 1800-1830", elle est depuis 2017 professeure des universités à l'Université du Mans. Ses publications portent sur les Lumières, le romantisme, les correspondances, ainsi que sur des questions, notamment éditoriales, issues des Humanités Numériques. Elle publie l'édition de manuscrits en ligne *Lettres et Textes. Le Berlin intellectuel des années 1800* (Berlin, depuis 2012) et a notamment dirigé avec Mildred Galland-Szymkowiak le collectif *Die Formen der Philosophie in Deutschland und Frankreich/Les formes de la philosophie en Allemagne et en France 1750-1830* (Hanovre, 2007).